Salle sur sa tragédie. Nous publions pour la première fois les lettres de Pétion et de Buzot relatives au même sujet.

La critique de Barbaroux porte sur un grand nombre de points : — le caractère d'Hérault de Séchelles est dénaturé, puisqu'on en *fait un homme de bien contre toute vérité ;* Adam Lux aurait bien mieux convenu à la situation ; — qui sait, d'ailleurs, si Hérault de Séchelles ne viendra pas un jour attester au parterre, en pleine représentation de la pièce, qu'il n'a *point été amoureux de Charlotte et qu'il est encore en vie?*

Barbaroux propose en conséquence de supprimer Séchelles et d'introduire dans la pièce Adam Lux et Clootz. Adam Lux, adorateur de la liberté, amoureux de Charlotte, s'agiterait pour la sauver, réunirait les hommes de bien contre les tyrans, mais Anacharsis Clootz, *agent bien connu dans la Prusse,* soulèverait la populace pour faire périr Charlotte Corday.

Barbaroux recommande en finissant la peinture des caractères : *La tragédie est l'histoire en action.* « Vois ton Danton, et compare-le au lâche qui dans ce moment est devenu un des agents subalternes de Robespierre. Il faut en faire un homme à grands mots, mais non pas à grand caractère. » Il trouve la versification *négligée,* même dans les bons morceaux. Il demande que chaque parole mise *dans la bouche de Charlotte Corday* soit *également tracée et digne d'elle. Je suis difficile*, dit-il plus loin, *parce qu'il s'agit de Charlotte Corday*. Mot profond qui atteste l'éblouissement laissé dans l'âme des proscrits par la virginale et héroïque figure. « Je voudrais que, te procurant le *Moniteur* où son interrogatoire et la lettre qu'elle m'écrivit sont fidèlement rapportés, tu n'oubliasses aucun des traits qui caractérisent sa grande âme. »

Barbaroux ne croit pas que la pièce, ayant reçu tous les changements qu'il indique, soit indigne de figurer un jour, — « *la chute de nos persécuteurs n'est pas éloignée,* » — à côté de celle de nos maîtres. Il est vrai de dire que non-

seulement il a bouleversé l'œuvre de son ami par les changements qu'il indique, mais qu'il a réclamé la refonte générale du style, d'où il résulte que les nombreuses restrictions du critique ne rendent pas son indulgence compromettante pour son goût.

Voici maintenant les observations de Pétion et de Buzot.

Les observations de Pétion, bien que généralement judicieuses, n'auraient qu'un intérêt médiocre, si elles se bornaient à exposer les idées de l'ancien Maire de Paris en matière d'esthétique, et à faire valoir son goût littéraire un peu plus avantageusement que les *Mémoires ;* mais Pétion trouve là l'occasion d'exposer son opinion sur le caractère des personnages du drame. Il les a tous connus et il a été lié intimement avec plusieurs.

Les observations de Buzot, d'une écriture fine et nette, attestent le *grand sens de ses avis,* cette manière posée et ferme d'émettre son opinion qu'admirait en lui madame Roland.

OBSERVATIONS DE PÉTION.

« Il me semble que les caractères des principaux personnages de la pièce ne sont pas bien rendus, qu'on leur a donné dans le crime une élévation qui ne leur appartient pas, qu'on les a rendus moins odieux et moins vils qu'ils ne sont.

» Ces caractères sont aussi trop uniformes ; je ne connais qu'un trait qui leur soit commun à tous : c'est la lâcheté. L'auteur, loin d'avoir saisi ce trait, a fait de chacun de ces personnages un homme courageux toujours prêt à sacrifier sa vie pour réussir dans ses projets d'ambition.

» Comment faire dire à Barère :

« Que la mort m'engloutisse avant ce jour affreux !

» Comment faire dire à Robespierre :

« Oui, nous saurons mourir.....
» Mourons, mais qu'avant tout cette femme à leurs yeux.....

» Barère et Robespierre qui sont connus pour les plus grands poltrons de la terre ?

» A mon sens, l'astuce est le caractère distinctif de Barère.

» Robespierre n'est pas moins perfide que lui ; mais ce qui le distingue, c'est que dans le danger il perd la tête, il découvre malgré lui la frayeur qui le tourmente, il ne parle que d'assassinats, que de liberté perdue, il voit la République tout entière détruite dans sa personne, au lieu que Barère, plus dissimulé, sans être moins lâche, est toujours froidement atroce et conserve jusqu'à la fin l'espoir de réussir.

» Danton n'est pas plus courageux que ses deux collègues, mais rien n'égale son audace dans la prospérité ; il a une sorte d'éloquence populaire propre à enflammer les esprits et à les porter à des mouvements.

» Il est bon de lui donner dans ses discours toute la jactance d'un Catilina. Mais il est bon aussi que lorsqu'il croit le danger prochain, il forme un *à parte* avec un affidé intime, un projet d'évasion dans le cas où les affaires tourneraient mal.

» Cela est d'autant meilleur que cela est dans la vérité la plus exacte.

» Hérault de Séchelles se trouve être un personnage intéressant, et c'est un des plus méprisables qu'offre l'histoire de la révolution.

» Pourquoi lui donner une passion vraie pour une femme vertueuse ? Il était bien plus naturel et bien plus adroit de la faire brûler d'une flamme criminelle ; cela était aussi bien plus conforme à son caractère connu. Qu'il cherche à abuser et à corrompre une fille jeune et belle, rien n'est plus dans ses mœurs ; qu'il feigne de l'intérêt pour elle, qu'il joue la vertu pour parvenir à ses fins, c'est la marche que suivent les hommes de son espèce.

» Cela ne nuit pas même aux scènes qu'il a ensuite avec Raffet. Il y a seulement quelques changements à faire

dans l'esprit de ces scènes, changements qui loin de nuire à l'intérêt de la pièce pourraient l'accroître, et qui surtout tourneront au profit de la vérité.

» Qu'on fasse de Raffet un honnête homme, rien de mieux. Qu'il connaisse Hérault de Séchelles, la vraisemblance n'est pas choquée. Qu'il soit son ami, c'est ce qui non-seulement n'est pas nécessaire, mais c'est ce qui n'est pas à propos.

» Mais Raffet n'ignore pas qu'Hérault de Séchelles est un intrigant adroit toujours prêt à quitter le parti que la fortune abandonne, et à se ranger du côté du plus fort sans examiner le plus juste.

» D'après cette donnée, rien de plus facile à faire que le dialogue entre Raffet et Séchelles. Raffet doit d'abord par bienséance lui parler justice, humanité, affecter de croire que ces sentiments ne sont pas tout à fait éteints dans son cœur, mais toucher ensuite la corde la plus sensible, celle de l'intérêt, et ici il ne manque pas de moyens. C'était l'instant où tous les départements paraissaient se lever et où il y avait lieu de croire que la perte des oppresseurs de la France était certaine.

» Séchelles se laisse d'autant plus facilement entraîner, qu'il nourrit toujours dans son cœur le projet de séduire Charlotte Corday, et qu'il se flatte de passer pour son libérateur si la contre-anarchie s'opère.

» Je ne voudrais pas alors ici, ni dans aucun cas, que Séchelles s'expliquât aussi clairement et aussi fortement contre les gens du parti auquel il paraît tenir, parce que ces explications ne sont pas naturelles à un homme de son caractère ; il parle toujours de manière à se ménager une issue.

» Je ne ferais point périr Hérault de Séchelles à la manière de Séide dans *Mahomet ;* pour mieux dire, je ne le ferais pas périr du tout. Ce fait est par trop opposé à l'histoire, et je doute qu'on passât jamais cette licence à aucun auteur dramatique. Je suppose qu'on jouât la pièce, et que

Séchelles fût présent au spectacle, combien elle serait choquante! Et d'ailleurs à quoi bon? Au premier coup d'œil, c'est un crime de plus à imputer aux scélérats qu'on se propose de rendre odieux. Mais ici ce ne sont pas les crimes qui manquent, et l'intérêt que doit constamment inspirer Charlotte Corday, l'héroïne de la pièce, semble affaibli. Son sort glorieux est partagé par un homme indigne d'elle.

» Qu'il y ait des mouvements à l'occasion de la mort de cette femme sublime[1]; que les scélérats tremblent que ces mouvements ne tournent contre eux, que cette crainte soit sur le point de se réaliser, que le spectateur soit incertain de savoir si la victoire se déterminera pour le crime ou pour la vertu; que les passions soient remuées par des tableaux animés; que l'indifférence, l'égoïsme des gens

[1] Ce mot peut paraître de la part de Pétion une sorte de réparation à l'égard de Charlotte Corday. Pétion l'avait vue à Caen, et s'était conduit envers elle avec cette fatuité de *bel homme* qui est un des traits distinctifs du personnage.

On raconte, en effet, que pendant un des trois entretiens que Charlotte Corday eut avec Barbaroux dans le salon de l'hôtel de l'Intendance, Pétion entra et adressa en plaisantant quelques mots *à la belle aristocrate qui venait voir des républicains*. « Vous me jugez aujourd'hui sans me connaître, citoyen Pétion, » répondit celle-ci offensée; « un jour vous saurez ce que je suis. »

Elle avait la conduite de Pétion sur le cœur. Dans sa lettre à Barbaroux écrite la veille de sa mort, le second jour de la mort de Marat, *le second jour de la préparation de la paix*, elle écrivait :

« ..... J'avoue que ce qui m'a décidé tout à fait c'est le courage avec lequel nos volontaires se sont enrolés dimanche 7 juillet. Vous vous souvenez combien j'en étais charmée, et je me promettais bien de faire repentir Pétion des soupçons qu'il manifesta sur mes sentiments. « Est-ce que vous seriez fâchée s'ils ne partaient pas? » me dit-il. Enfin, j'ai considéré que tant de braves gens venant pour avoir la mort d'un seul homme, qu'ils auraient manqué, ou qui aurait entraîné dans sa perte beaucoup de citoyens, il ne méritait pas tant d'honneur : suffisait de la main d'une femme. »

de bien laissent le crime audacieux et fertile dans ses moyens de triompher, que la catastrophe avance d'une manière terrible, et que Charlotte Corday expire, il peut y avoir dans tous ces morceaux vivifiés par le sentiment et l'énergie, dirigés avec art, un grand intérêt que la vérité agrandit encore.

» Les personnages présentés ainsi avec leur vraie physionomie me paraissent produire beaucoup plus d'effet et remplir le spectateur tout à la fois d'indignation et de mépris. Le but de l'auteur est mieux atteint : plus ses personnages seront odieux et vils, plus ils seront vrais.

» Je ne sais pas aussi comment l'auteur a oublié un trait principal qui les caractérise ainsi que tous les scélérats; c'est que ces hommes doivent avoir l'un pour l'autre le plus profond mépris, qu'ils doivent aussi avoir l'un de l'autre une défiance que leur immoralité inspire, que chacun doit craindre d'être renversé par son rival, et que chacun doit vouloir une domination qui ne soit pas partagée.

» C'est dans des *à parte*, dans des confidences, qu'ils doivent réciproquement crayonner leurs portraits hideux aux yeux des spectateurs.

» L'auteur, à mon avis, n'a pas tiré de la mort de Marat le parti qu'il devait. Il me semble que Danton, Robespierre et Barère doivent en particulier s'en réjouir, mais combiner les avantages qu'ils en pouvaient tirer, convenir de lui faire décerner des honneurs divins, d'en faire le héros, le martyr de la révolution et le chef de leur parti.

» Voilà, au premier aperçu, les observations principales; il en est de moins importantes et qu'on ne doit pas négliger.

» Plusieurs tirades ont une longueur démesurée, et par cela même manquent tout leur effet. A la représentation, il est nécessaire de leur donner une coupure plus dramatique, et cela n'est pas difficile.

» L'exposé que fait Barère de la situation de la France,

à l'ouverture de la pièce, est un exemple frappant de cette longueur qui serait fatigante pour le spectateur.

» Cette tirade néanmoins est généralement bien versifiée et remplie de beaux vers.

» Le style n'est pas toujours assez élevé, et nous engageons l'auteur à faire, à cet égard, une révision sévère de sa pièce.

» Quand il aura fait les changements et corrections qu'il trouvera raisonnables, nous le prions de nous la faire repasser de nouveau, pour en faire un dernier examen très-attentif. »

En marge de ces observations, écrites de la main de Pétion, d'une écriture fine, sur un papier qui porte dans le haut quelques taches, on lit :

« Salut à nos amis que j'embrasse. »

OBSERVATIONS DE BUZOT.

Si non, his utere mecum.

« Mon ami,

» Vous aurez aussi de moi quelques petites observations.

» J'ai lu d'abord votre ouvrage avec le plaisir que je trouve à tout ce qui se rapporte à nous ; chacun de nous le verra de même ; mais si vous le destinez au public, il faut le refondre en entier, car il ne lui convient pas tel qu'il est.

» Je ne m'attacherai point aux détails, pas même à la versification, ce n'est pas cela dont il s'agit, je porte mes observations sur le fond de la pièce.

» *Famam sequere :* c'est le précepte d'Horace ; dans votre pièce, vous ne pouvez pas vous en écarter ; que signifient donc et les amours de Séchelles et la conjuration de Raffet, et le péril où se trouvent les oppresseurs de la

France, et plus encore l'attendrissement de ce vil peuple de Paris? Rien de tout cela, mon ami, car rien de cela n'est vrai : que penserait Charlotte Corday, si elle se voyait représentée presque amoureuse de Hérault de Séchelles?

» Il suffit de dire ce qui est, pour intéresser par le sujet de votre pièce.

» Je voudrais d'abord que votre scène se passât dans un cachot ; on peut supposer que les commissaires de la Convention viennent l'y interroger, et sans beaucoup nuire à l'unité de lieu, on peut placer à la Conciergerie tous les changements de scène que vous croirez propres à donner du mouvement, de l'intérêt et de la chaleur à l'action de votre pièce, mais la scène ne peut pas être au Comité de salut public ; encore moins Raffet et Séchelles y venir conspirer.

» Vous voulez faire une pièce en cinq actes, et pourquoi, si naturellement elle ne peut être qu'en trois? Mais il me semble que le lieu de la scène, étant à la prison même, vous fournirait des incidents plus intéressants, et plus nombreux, pour remplir votre objet.

» Surtout point d'amour : dans une pièce de ce genre, il n'est jamais bien, comme agent secondaire, dans une action théâtrale ; mais bannissez-le surtout de la vôtre, il y est petit, il en dépare les beautés. L'inconvenance saute aux yeux.

» Je ne voudrais pas non plus d'un grand nombre de personnages ; l'intérêt se trouve trop partagé. Il ne doit y avoir de grand dans votre pièce que Charlotte Corday, rien de beau que ce qu'elle dit ; et il faut avouer que vous n'avez pas suivi cette règle. Lisez le dialogue entre Danton et Charlotte, et vous m'entendrez bien.

» Vous ne vous êtes pas assez attaché aux caractères de vos différents personnages : cette partie doit être bien retouchée. Jugez Danton par ce qu'il est aujourd'huy.

» Mais surtout, je ne pense pas que l'action de Charlotte doive produire l'effet que vous imaginez sur les meneurs

de la France; la vérité est qu'elle leur a été fort utile, et qu'instruits par un premier exemple, celui de Le Pelletier, ils en ont su tirer un grand avantage; croyez que le meurtre de Marat a très-bien servi la cause de Robespierre, Barère et Danton, qui, d'ailleurs, ont été délivrés d'un rival très-dangereux, ou du moins très nuisible à leur ambition personnelle.

» Enfin, car je ne veux pas vous fatiguer de mes observations, je finis par vous en livrer une qui me paraît tenir à l'art théâtral en général, et sur laquelle je serais bien aise d'avoir votre avis.

» J'ai entendu beaucoup blâmer les défauts prétendus de Shakespeare; les Français surtout lui préfèrent les pièces de Racine, et cela doit être. Et pourquoi? C'est que celles de Shakespeare sont populaires, tandis que les autres ne le sont pas. L'exemple des Grecs ne détruit pas mon observation; le peuple grec, extrêmement poli, avoit le goût épuré des gens du monde, pour lesquels était fait le Théâtre français de Paris. Quelle comparaison peut-on faire à cet égard entre la population de Paris et le peuple d'Athènes? Si celle-ci n'allait pas aux François, ce n'était pas que les places y fussent chères au parterre, mais les Boulevards lui plaisaient et devaient lui plaire davantage [1].

» Cela posé, je demande : La pièce que vous faites est-elle ou non populaire? Si oui, je vous engage à imiter celles de Shakespeare; elle fera le plus grand effet; montrez les hommes à nud; ne craignez pas de les introduire dans différentes conditions, tels qu'ils sont en effet. Les incidents se multiplient sans nuire à l'unité d'intérêt; quant aux deux autres [2], Shakespeare n'eût pas manqué de les sacrifier à la première.

» Vous jugerez ce qu'il vous plaira de cette observation que je vous abandonne, mais je tiens aux précédentes, car il faut la vérité en toutes choses.

[1] Voir la note à la fin de l'Appendice, page 253.

[2] Unités, sans doute.

» Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que notre ami.

» *P. S.* Après avoir lu les observations de nos deux amis, j'ai voulu jeter au feu mon insignifiant billet, mais ils veulent que je vous l'envoie, et je cède avec plaisir. Si les autres vous font penser, j'aurai peut-être l'avantage de vous faire rire, et je ne sais lequel vaut mieux dans l'état où nous sommes. »

Telles sont les observations des trois amis sur la pièce de Salle.

Le ton, le point de vue en sont différents. Un endroit surtout est à noter : celui où ils parlent de Danton. Pétion ne voit en lui qu'un Catilina se ménageant une issue pour fuir au cas où les choses tourneraient mal. Buzot signale avec un mépris profond son attitude à la Convention, où il semble maintenant s'effacer devant Robespierre. C'est aussi le sentiment de Barbaroux. Ils avaient cru à la supériorité de Danton, et en le voyant se retirer peu à peu du gouvernement, ils laissent échapper un cri de colère et de déception qui prouve que la défaite de Robespierre par Danton leur aurait ouvert une espérance que la victoire de Robespierre leur fermera. Danton était donc au fond pour eux une chance de salut. La critique de Barbaroux est plus spécialement littéraire; on sent dans celle de Pétion, cet homme si froid, si calme autrefois, les colères du proscrit; il voudrait avant tout voir ses ennemis odieux. La critique de Buzot est celle d'un esprit judicieux, instruit, austère et triste. Un mot montre la hauteur de son âme. « Surtout point d'amour dans une pièce de ce genre; il n'est jamais bien, comme agent de conduite, dans une action théâtrale; mais bannissez-le surtout de la vôtre; il y est petit, il en dépare les beautés. L'in-